

Articles du Monde sur les scandales de pédophilie dans l'Eglise Chilienne (21 et 22 août 2018)

Fernando Karadima, le « saint » prédateur de l'Eglise du Chili

Les abus sexuels dans l'Eglise chilienne (1/2). Dans une enquête en deux volets, « Le Monde » revient sur l'affaire qui a déstabilisé le pape François ces derniers mois.

LE MONDE | 21.08.2018 à 06h30 • Mis à jour le 22.08.2018 à 11h32 | Par **Cécile Chambraud** (Santiago (Chili), envoyée spéciale)



A Santiago du Chili, un campanile de couleur rouge domine le quartier résidentiel d'El Bosque. Au milieu des immeubles et de la verdure, l'église du Sacré-Cœur de Jésus, dont il signale l'emplacement, transporte le visiteur dans un tableau de Giorgio De Chirico : mêmes arches élancées et nues du porche et du cloître attenant, mêmes façades lisses et dépourvues d'ornements, même sentiment de temps suspendu.

Edifié dans les années 1940 sur un terrain donné par une fidèle fortunée, cet ensemble de bâtiments répondait alors à l'ambition d'un curé désireux de former des prêtres tournés vers une spiritualité contemplative. Au Chili, la paroisse est aujourd'hui célèbre pour avoir été, jusqu'en 2010, le royaume sans partage de Fernando Karadima, un prêtre perçu comme un « saint » par ses paroissiens mais coupable d'avoir fait subir à de nombreux jeunes gens des années d'assujettissement et, pour certains, d'abus sexuels.

Cette histoire, qui court sur plusieurs décennies, a fini par désintégrer l'épiscopat chilien : le 18 mai, les trente-quatre évêques ont présenté leur renonciation au pape, qui n'a depuis accepté que celles de cinq d'entre eux. Elle place aujourd'hui le pape François face à la plus

terrible épreuve de son pontificat – à laquelle s’est ajoutée la révélation, le 14 août, d’au moins un millier de cas d’abus sexuels par au moins 300 prêtres en Pennsylvanie.

Une réputation de meneur de jeunes

Pour en remonter le fil, il faut faire un détour par un autre beau quartier de Santiago, La Dehesa. Il y a là une clinique, et dans cette clinique, un chirurgien réputé, James Hamilton. Cet homme chaleureux et cordial, âgé d’une cinquantaine d’années, est l’un des principaux protagonistes de cette affaire. Voilà treize ans qu’il a commencé à sortir du silence et à témoigner de ce qu’il a vécu dans le huis clos d’El Bosque. De sa voix, comme de son intense regard bleu, sourd encore la révolte.

En 1983, alors que le Chili est sous la coupe du général Augusto Pinochet, James Hamilton n’a que 17 ans quand il vient pour la première fois à la paroisse d’El Bosque. Ce fils de bonne famille traverse avec grande difficulté les années d’adolescence, tourmenté qu’il est par une histoire familiale traumatisante. Six ans plus tôt, son père, récemment séparé de sa mère, a tué l’amant de celle-ci sous ses yeux.

Ayant rompu toute relation avec son père après ce meurtre largement évoqué dans la presse, James traîne un besoin désespéré de se sentir « *digne d’être aimé* ». Tout à sa quête de reconnaissance et d’un substitut de famille, il cherche qui pourra l’aider à trouver des réponses aux questions qui le hantent et une perspective à sa vie.

« *A l’époque, pour un jeune désireux d’améliorer le monde, se remémore-t-il aujourd’hui dans la pièce où il reçoit ses patients, il était difficile de trouver sa voie. Ou tu devenais un opposant au gouvernement, ce qui t’obligeait à une semi-clandestinité, ou tu essayais de changer la société à travers l’Eglise.* » Dans son milieu – la bonne bourgeoisie conservatrice et volontiers pinochétiste –, seule la seconde option est envisageable.

Au sein de sa famille, des cousins plus âgés vantent les vertus du père Fernando Karadima, vicaire (numéro deux de la paroisse) depuis 1958 et bientôt curé d’El Bosque. Parmi les classes aisées et proches du pouvoir, sa réputation de meneur de jeunes et d’éveilleur de vocations sacerdotales n’est plus à faire.

Une figure magnétique

A contre-courant d’une Eglise qui, après le coup d’Etat de Pinochet (11 septembre 1973), a majoritairement pris le parti des opprimés, il est devenu une référence pour la bourgeoisie de Providencia, le quartier de l’élite. Enfin un prêtre qui se consacre d’abord à la spiritualité, sans s’égarer sur le terrain de l’engagement social ! On le dit même en route pour la sainteté. James Hamilton se laisse convaincre. Va donc pour El Bosque, où des camarades l’attirent un beau jour.

Presque instantanément, il est happé par l’ambiance qui règne dans l’église et ses bâtiments annexes. Le père Eugenio de la Fuente, arrivé pour sa part à l’âge de 20 ans, quelques années après James Hamilton, se souvient à quel point cette paroisse pouvait enthousiasmer les nouveaux venus : « *J’y ai vu un lieu en ébullition, débordant de jeunes, explique-t-il au Monde. La messe de 20 heures et les retraites étaient pleines, intenses. Une paroisse top rating !* »

A une époque où « *il n'était pas facile d'attirer tant de jeunes* », James Hamilton ne peut s'empêcher de voir dans cette église illuminée, chaleureuse et grouillante un signe du Ciel et une famille prête à l'accueillir. Entre les adolescents court, il le ressent, une « *contagion de bonnes ondes* ». Après la messe du soir, on peut rester prier dans la chapelle. Le contexte est si fervent, si rassurant, que prier lui paraît « *facile* ».

Au centre de cette multitude, toujours entouré d'une volée de beaux jeunes gens de bonnes familles, souvent blonds et toujours à sa dévotion, Fernando Karadima, « *el Santo* » (le Saint) comme on le surnomme ici, est une figure magnétique.

Concept de sainteté et obéissance absolue

Si son physique est anodin, ce quinquagénaire sait captiver son auditoire adolescent par son art oratoire. Il met dans ses prêches tant d'intensité et d'éloquence qu'il les convainc qu'à travers lui, c'est Dieu qui s'adresse à eux. Ses prédications sont simples et tournent le plus souvent autour du concept de sainteté.

Pour se sanctifier, leur répète-t-il, il faut d'abord et avant tout une obéissance absolue envers son directeur de conscience, en l'occurrence lui-même. C'est d'ailleurs, leur assure-t-il, ce que le Très-Haut avait dit à sainte Thérèse d'Avila dans l'une de ses expériences mystiques. « *La sainteté, c'était son outil fondamental pour entraîner à la soumission et à l'esclavage* », analyse aujourd'hui James Hamilton.

Le prestige du père Fernando Karadima doit aussi beaucoup à la filiation religieuse dont il se réclame constamment. Dans sa jeunesse, assure-t-il, il a été l'intime d'une icône du catholicisme social chilien, le jésuite Alberto Hurtado (1901-1952), héros national engagé auprès des pauvres et canonisé en 2005 par Benoît XVI. Il affirme même avoir été la dernière personne à l'avoir vu sur son lit de mort. Le jésuite aurait reconnu chez lui le don de discerner si un homme a, ou non, une vocation sacerdotale.

Après la chute de Karadima, on apprendra que cette proximité avec Alberto Hurtado relevait de la fable. Mais pour les jeunes gens d'El Bosque, dans les années 1980, c'est un indice de plus de son élection divine. Un peu de la sainteté d'Alberto Hurtado pourrait-elle les atteindre par capillarité à travers celle de « *padre Fernando* » ?

« Il ne serait pas surprenant que tu finisses en enfer »

Pour un nouveau venu désireux d'approfondir sa foi, accéder à son premier cercle de disciples s'apparente au Graal. Encore faut-il être choisi par lui. Aussi, lorsqu'il propose à James Hamilton, à peine arrivé, de devenir son secrétaire, celui-ci est subjugué. Il a été distingué au milieu des centaines de jeunes qui viennent aux messes et parmi la quarantaine qui, plus assidus encore, participent le mercredi aux réunions de l'Action catholique, un mouvement destiné à recruter et à former de nouveaux jeunes.

« *Il cherchait ses disciples parmi ceux qui étaient à la fois de bonne famille, dotés d'un physique agréable, intelligents, sensibles à l'idée d'avoir peut-être une vocation. Et vulnérables* », résume aujourd'hui le chirurgien.

Le prêtre propose à « Jimmy », comme tout le monde l'appelle ici, d'être son père de remplacement. Tout en assurant percevoir en lui une possible vocation, il lui demande de s'impliquer davantage dans le quotidien de la paroisse.

« Et si tu caches des choses, si tu dis non à la vocation, donc non au Seigneur, il ne serait pas surprenant que tu finisses en enfer », répète-t-il. Pour appuyer son propos, Karadima ressasse sa parabole évangélique préférée, celle du jeune homme riche qui demande à Jésus comment atteindre la vie éternelle et auquel le Christ répond : *« Va, vends ce que tu possèdes, donne-le aux pauvres. Puis suis-moi. »* Trouvant sans doute l'épreuve trop difficile, le jeune homme riche passe son chemin. Karadima ajoute alors, en conclusion de sa démonstration : *« Où croyez-vous qu'il se trouve ? Croyez-vous vraiment qu'il soit au Ciel ? »* *« Après, on était brisés. Nous étions prêts à tout pour éviter cela »,* raconte James Hamilton.

Baiser sur la joue qui dérape sur la bouche

Tout à la joie d'avoir été coopté dans l'entourage du saint homme – un groupe d'une dizaine de prêtres, de séminaristes et de laïcs, souvent arrivés dès l'enfance dans la paroisse –, il se plie aux règles communes : avoir le père Fernando pour unique directeur de conscience, se confesser très souvent à lui, sans rien cacher des moindres aspects de sa vie.

On attend aussi de sa part un investissement total. En plus de ses études, il doit venir quatre ou cinq fois par semaine à El Bosque, y rester de longues heures, jusqu'à tard le soir, quitte à dormir très peu. *« J'étais dans un état d'épuisement permanent »,* se souvient-il. « Jimmy » apprend ainsi que certains des plus proches sont logés sur place, dans l'une des dépendances, et que l'un des logements est occupé par la mère du curé, qui y demeurera jusqu'à sa mort.

Depuis sa cooptation, le jeune homme observe également des choses étranges. Après une confession, l'abbé a tapoté ses parties génitales en lui demandant de *« soigner sa chasteté »*. L'ecclésiastique répète fréquemment ce geste, comme d'autres tapotent l'épaule, lorsqu'il croise l'un de ses disciples. Il pratique aussi le baiser sur la joue qui dérape sur la bouche.

Face à ces attitudes, James Hamilton tient le même raisonnement que beaucoup d'autres : il faut être à la hauteur morale de ce prêtre si saint qu'il ne peut penser à mal. *« Et le jeune croit que c'est de sa faute : regarde ce que j'ai provoqué chez ce saint homme ! »,* résume-t-il aujourd'hui.

Mots équivoques, à double sens

Soir après soir, il arrive aussi que le saint homme retienne dans sa chambre, jusqu'à une heure avancée de la nuit, quelques très proches. En général, c'est le moment où il s'amuse à employer des mots équivoques, à double sens, par exemple à appeler l'un ou l'autre d'un terme féminin.

Souvent, l'un d'entre eux s'assied au pied de son lit et pose sa tête sur la poitrine du prêtre, qui la lui caresse, tandis que ses camarades s'absorbent dans la contemplation de l'écran de télévision. Certains l'entendront demander un baiser *« avec la langue »* à un jeune adulte sortant tard de sa chambre. Parfois, au petit matin, une silhouette s'échappe par la porte située à l'arrière du domaine paroissial...

Un jour, « Jimmy » est convié à passer le week-end avec lui et quelques autres « élus » à Viña del Mar, une ville de la côte Pacifique près de Valparaiso, où un appartement est mis à sa disposition par une famille aisée. Le jeune homme est aux anges. Il voit là l'occasion d'avoir une discussion de fond sur sa vocation.

Le soir venu, il se retrouve à côté de Karadima dans un canapé, face à la télévision allumée. La main du prêtre se pose sur sa cuisse, puis sur son sexe. L'adolescent est tétanisé quand ce dernier commence à le masturber. Devant son effroi, « *el Santo* » assure qu'il n'y a rien de grave à cela et lui recommande d'aller confesser « *une faute contre la pureté* », sans plus de précision, à un autre prêtre de la paroisse, qu'il désigne lui-même.

Abus de conscience, abus sexuel

Cet abus sexuel, commis sur le terrain déjà préparé de l'abus de conscience, se reproduira – en s'aggravant – d'innombrables fois. Pendant vingt ans. Y compris après le mariage de James Hamilton, en 1992, avec une jeune femme prénommée Veronica. Leur vie de couple, puis de famille – aujourd'hui séparés, ils ont eu trois enfants –, n'a jamais pu être pour le médecin un moyen de se libérer de l'emprise de l'abbé.

Veronica avait bien sûr été agréée par Karadima. Elle aussi avait eu pour consigne de le prendre pour confesseur. Comme son époux, elle avait obligation de tout lui rapporter de leur intimité, même ce qu'elle taisait à son époux. Chacun des aspects de leur vie, de leurs fréquentations, devait recevoir son aval. Jusqu'à ce qu'un jour de janvier 2004, après des années de cette « *torture* », James confie enfin à Veronica pourquoi leur mariage n'avait été, depuis le départ, qu'une pantomime orchestrée par « le Saint ».

Un épisode intervenu quelques semaines plus tôt a peut-être déclenché cet aveu. Veronica l'a raconté aux journalistes Juan Andrés Guzman, Gustavo Villarrubia et Monica Gonzalez, auteurs du livre *Los Secretos del imperio de Karadima* (« Les Secrets de l'empire Karadima », éd. Catalonia, 2011, non traduit).

Un après-midi, tandis qu'elle s'occupe dans la paroisse, leur fils de 8 ans reste introuvable pendant un bon moment. Interrogé après sa réapparition, l'enfant leur dit : « *J'étais avec le prêtre, dans sa chambre.* » En pleine église, au milieu de paroissiens en prière, son père se met alors à hurler de manière incontrôlée : « *N'entre plus jamais là !* »

« Une véritable Gestapo »

Pendant toutes les années qu'a duré cette illusion de mariage, extérieurement, James Hamilton est demeuré dans le noyau le plus actif du Sacré-Cœur de Jésus. Un an après son arrivée, Fernando Karadima, qui l'a surnommé « l'innocence baptismale », lui a confié la présidence de l'Action catholique.

Après leur mariage, James et Veronica habitent dans des appartements voisins que le prêtre met à leur disposition. El Bosque doit être le centre de leur existence, comme lui est au centre de leur esprit. James est lié au curé par ce qu'il appelle désormais un « *lien sordide et pervers* » : « *Il avait besoin de s'assurer un contrôle total pour que nous demeurions absolument loyaux et continuions à obéir sans discuter.* » Au besoin, le confesseur s'évertue à semer la zizanie entre ses proies et leur famille pour qu'il ne leur reste vraiment plus que lui.

Les mailles du filet sont tout aussi serrées pour ceux qu'il oriente vers la prêtrise. Soucieux de maintenir son emprise pendant qu'ils se forment, Fernando Karadima a obtenu du séminaire diocésain de demeurer leur seul confesseur. Il a également réussi à placer un homme de confiance au sein de l'équipe des formateurs. Sa mission : veiller à ce que les séminaristes d'El Bosque ne se lient pas aux autres. « *Une véritable Gestapo* », dira de lui l'un de ces séminaristes, Juan Carlos Cruz. D'ailleurs, ce groupe de jeunes bourgeois, choisis par un prêtre considéré comme un saint dans leur milieu, ne se vivent-ils pas eux-mêmes comme un groupe d'élite à l'intérieur du séminaire et de l'Eglise ?

Pour demeurer au sein du groupe, il faut souscrire sans réserve à la règle de l'obéissance absolue. Faute de quoi, on devient un pestiféré, et Fernando Karadima se charge lui-même d'orchestrer l'isolement total.

Influence croissante au sein de l'Eglise chilienne

Juan Carlos Cruz a payé très cher le fait d'avoir enfreint cette loi. Arrivé à 16 ans dans la paroisse, au début des années 1980, fragilisé par la mort récente de son père, lui aussi a rapidement fait partie du cercle rapproché. Mais un jour de 1987, il est convoqué à El Bosque pour une « *correction fraternelle* ». Cette pratique en vogue dans le royaume de Karadima s'apparente en fait à un véritable procès stalinien, destiné à entretenir la peur de perdre l'affection du maître.

Assis seul face au « *Santo* » entouré d'une douzaine de ses camarades, Juan Carlos Cruz doit endurer une pluie d'accusations et d'avertissements. L'un d'entre eux l'anéantit : Fernando Karadima menace de dévoiler ce qui le tourmente et qu'il lui a confié en confession, à savoir son attirance pour les hommes.

Revenu effondré au séminaire, il raconte cette affreuse séance – mais sans parler des abus sexuels – au recteur, qui fera un rapport, resté sans suite. Son homosexualité, ce secret de la confession, est éventée auprès de l'encadrement. Juan Carlos Cruz tombe gravement malade et renonce à la prêtrise deux ans après. Sa route finira par croiser celle d'une autre victime, James Hamilton, vingt ans plus tard.

Le grand nombre de prêtres formés par Karadima – une cinquantaine, au total – le met à l'abri d'une curiosité excessive de la hiérarchie du diocèse, trop heureuse de cette aubaine. Plût au Ciel que toutes les paroisses de Santiago soient aussi fécondes en vocations ! Cette abondance favorise aussi son influence croissante au sein de l'Eglise chilienne.

« Le malpropre, c'est moi. Lui, c'est un saint »

Car après le séminaire, ces jeunes prêtres demeurent strictement sous sa coupe. Ils appartiennent à l'union sacerdotale du Sacré-Cœur de Jésus, dite la Pia Union, fondée par le premier curé de la paroisse. Tous les lundis, ils sont tenus de revenir à El Bosque et de passer la journée avec leur mentor, entre messe et récitation du rosaire. Et, bien sûr, pour se confesser.

Cette fidélité a un prix pour ceux qui l'assument. Arrivé à 20 ans dans la paroisse, entraîné par sa petite amie de l'époque, et tombé peu après « *dans les griffes du prédateur* », le père Eugenio de la Fuente n'a pas subi d'abus sexuel – « *mais un abus de conscience, cette*

souffrance infinie, oui ». Il raconte aujourd'hui comment, pendant vingt ans, il a enduré la tyrannie du « Santo », ses colères, son autoritarisme.

Comme les autres, il était convaincu qu'El Bosque était pourtant un lieu « privilégié ». « *En partant, c'était être incorrect vis-à-vis de Dieu, qui avait été assez bon avec nous pour nous y placer* », se souvient-il. Aussi interprète-t-il les humiliations, les cris, les mauvais traitements comme un moyen de sanctification « *dans le sacrifice de sa propre volonté* » : « *On se dit : le malpropre, c'est moi. Lui, c'est un saint.* »

Son lien à Karadima apparaît dans toute son ambivalence au moment où, ordonné depuis un an, l'archevêque le renvoie à El Bosque pour y exercer les fonctions de vicaire. « *D'un côté, on est heureux d'être choisi pour cette paroisse si vivante. Mais au plus profond du cœur, on ressent une intense angoisse de se dire qu'on va être enfermé, qu'on va devoir demander la permission pour tout.* » « *Je t'invite à déjeuner avant que la mer Rouge ne se referme sur toi* », lui dit un ami prêtre quelques jours avant sa prise de fonctions, en 2001.

« Un grand mensonge pendant vingt ans »

La fidélité de cette phalange de prêtres-maison demeurera intacte jusqu'à ce que, le 26 avril 2010, James Hamilton, Juan Carlos Cruz, José Andrés Murillo et Fernando Batlle témoignent, dans un reportage de la chaîne de télévision nationale TVN, de l'emprise mentale dans laquelle Fernando Karadima les avait enfermés pendant des années pour en faire ses proies et abuser d'eux.

Ce jour-là, devant son écran, le père Eugenio de la Fuente tombe des nues. Quelques jours auparavant, un article de presse avait bien évoqué les accusations des quatre hommes, recueillies lors de la procédure en nullité de mariage engagée par James Hamilton, mais il ne les avait pas crues. Après tout, ayant été vicaire pendant huit ans, n'aurait-il pas été forcément au courant s'il y avait eu des abus sexuels dans sa paroisse ?

Mais ce soir-là, devant sa télévision, il entend ces hommes mettre des mots sur l'angoisse, l'accablement, « *l'abus existentiel* » qu'il éprouve lui-même depuis tant d'années sans avoir su les formuler. « *C'était un moment de rage*, témoigne-t-il. *On se rend compte que tout cela a été une escroquerie, un grand mensonge pendant vingt ans. Mais c'est aussi un moment de bonheur de comprendre que tout ce monde n'était pas vrai, qu'on a été victime d'une pure misère humaine. Progressivement, on se réveille de tout ce qui s'est passé, on commence à relire ce qu'on a vécu, à tout examiner. Il faut alors reconstruire.* »

Il les croit, donc. Et signe quelques semaines plus tard, avec neuf autres prêtres de la Pia Union, une lettre publique de prise de distance avec leur « formateur ». D'autres attendront pour le faire l'année 2011 et la condamnation par Rome de ce même Fernando Karadima à une vie de prière et de pénitence pour s'être rendu coupable « *d'abus de mineurs* », de « *délit contre le sixième commandement* [“tu ne commettras pas l'adultère”] *commis avec violence* » et « *d'abus dans l'exercice du ministère* » sacerdotal.

« Faire émerger la souffrance liée à ce personnage »

La Congrégation pour la doctrine de la foi, chargée au Vatican de juger les abus sexuels commis par des clercs, a recommandé, dans sa sentence, d'« *éviter absolument* » tout contact

entre le prêtre et ses ex-paroissiens, les membres de la Pia Union et « *les personnes qu'il a dirigées spirituellement* ». Une poignée, enfin, lui demeurent fidèles aujourd'hui encore, alors qu'il est âgé de 88 ans et vit dans une maison de retraite du diocèse.

Après cela, il a fallu des années aux victimes pour se réapproprier ce passé. Eugenio de la Fuentes se souvient d'une véritable « *catharsis* » entre les dix signataires de la première lettre, pour « *faire émerger toute la souffrance liée à ce personnage* ».

« *La vérité, ajoute-t-il, est qu'il était un très mauvais guide spirituel. A bien y réfléchir, il ne m'a jamais dit quelque chose d'essentiel pour que je sois prêtre.* » « *Nous étions des jeunes pleins d'énergie, lumineux, avec l'envie de changer le monde,* conclut James Hamilton. *Personne ne se laisse embringuer ainsi s'il n'a pas un désir énorme de changer le monde et qu'il n'est pas prêt à donner sa vie. Ce qu'on ne savait pas, c'est qu'on nous la prendrait effectivement pour la détruire.* »

L'Eglise chilienne et la loi du silence

Dans ce second volet de son enquête, « Le Monde » revient notamment sur la manière dont les abus sexuels ont été couverts pendant des années.

LE MONDE | 22.08.2018 à 06h39 • Mis à jour le 22.08.2018 à 08h24 | Par **Cécile Chambraud**



En ce vendredi 27 avril 2018, trois Chiliens en colère séjournent au Vatican. Invités par le pape François, James Hamilton, Juan Carlos Cruz et José Andrés Murillo s'installent jusqu'au

dimanche suivant à la résidence Sainte-Marthe, où loge le souverain pontife, à deux pas de la basilique Saint-Pierre.

Ces trois visiteurs, âgés de 43 à 55 ans, ont des profils particuliers : dans les années 1980 et 1990, ils ont été victimes d'abus de conscience et d'abus sexuels commis par un compatriote, le prêtre Fernando Karadima, aujourd'hui octogénaire. Dans sa paroisse d'El Bosque, un quartier bourgeois de Santiago, pendant des décennies, celui-ci avait instauré un système d'emprise mentale sur des jeunes hommes qui voyaient en lui un « *saint* ».

La colère des visiteurs s'explique en partie par l'attitude du pape lors de son voyage au Chili, en janvier. Pourquoi les avoir accusés, à cette occasion, de répandre des « *calomnies* » au sujet de Juan Barros, un évêque coupable, à leurs yeux, d'avoir tout fait pour protéger le prêtre fautif ? François n'aurait-il pas pris la mesure de cette affaire, qui valut au père Karadima d'être condamné en 2011 par la justice vaticane pour « *abus de mineurs* », « *délit contre le sixième commandement* [« tu ne commettras pas l'adultère »] *commis avec violence* » et « *abus dans l'exercice du ministère* » sacerdotal ?

Pour la première fois, un voyage papal a tourné au désastre : l'assistance aux messes était maigre, les journalistes concentrés sur le sort de M^{gr}Barros.

« Un tsunami de victimes »

Dès son retour à Rome, le pape François a donc cherché à comprendre ce qui lui avait échappé dans la situation chilienne. Le cardinal Francisco Javier Errazuriz, ancien archevêque de Santiago, vrai « patron » de ce clergé, qu'il connaît de longue date et qu'il a nommé dans son conseil rapproché de neuf cardinaux, le C9, ne lui aurait-il pas tout dit ?

Pour le savoir, le chef de l'Eglise catholique a dépêché sur place un spécialiste des affaires de pédophilie, l'archevêque de Malte, Charles Scicluna, secondé par un prêtre de la Congrégation pour la doctrine de la foi, Jordi Bertomeu. Leur mission : écouter toutes les victimes et lui faire un bilan de la situation.

Quelques jours plus tard, le rapport Scicluna était sur sa table. Un pavé de 2 300 pages. Son contenu n'a pas été divulgué, mais les décisions prises depuis par François laissent deviner à quel point il doit être chargé.

Au vu du nombre de témoignages récoltés, il fait probablement apparaître qu'au Chili les abus du curé d'El Bosque sont loin de constituer un cas isolé. « *Le Chili est plein de Karadima. Il y a un tsunami de victimes* », assure au *Monde* le père Eugenio de la Fuente, lui-même formé par celui que ses paroissiens surnommaient « *El Santo* » (le Saint).

A Rome, François prend plusieurs heures pour écouter chacun des trois Chiliens. Il veut leur demander pardon pour n'avoir pas su les entendre lors du fameux voyage, et entendre leur histoire de leur bouche. Il constate alors qu'au-delà des abus en eux-mêmes tous insistent sur un aspect déroutant de l'affaire : comment le père Karadima a-t-il pu agir en toute impunité pendant des décennies, au cœur de l'institution ecclésiale, même après les premières dénonciations ? Par qui, et comment, a-t-il été protégé ?

En espagnol, on parle d'*encubrimiento*, en anglais de *cover up*, mais le français ne s'est pas doté d'un substantif pour désigner l'action de camoufler ainsi la réalité des abus sous prétexte de préserver l'institution.

« Une chute de l'institution »

Le message du trio semble être si bien passé auprès du pontife que, le 15 mai, celui-ci convoque à Rome tous les évêques chiliens et obtient leur démission.

Quinze jours plus tard, dans une lettre aux catholiques de ce pays, il dénonce « *la culture de l'abus* » et « *le système de camouflage qui a permis à cette dernière de se perpétuer* ». Jamais un pape n'avait décrit aussi crûment la protection des abuseurs par leur hiérarchie. Devant ce qu'il appelle « *l'ampleur des événements* », c'est en fait toute l'Eglise chilienne qui chancelle. Il reste à savoir comment elle en est arrivée là...

LONGTEMPS, L'EGLISE A ÉTÉ TRÈS RESPECTÉE DANS LE PAYS. CETTE AURA DEVAIT BEAUCOUP À SON COMPORTEMENT DE RÉSISTANCE PENDANT LA DICTATURE DE PINOCHET

Dans les bureaux de l'institut de sondage qu'elle dirige à Santiago, Marta Lagos a été aux avant-postes pour mesurer la cassure qu'a représenté, en 2010, la mise en accusation publique de Fernando Karadima. La confiance des Chiliens dans l'Eglise catholique est passée de 61 % cette année-là à 36 % en 2017. « *Il ne s'agit pas d'une chute de la foi, qui se maintient, précise-t-elle, mais bien d'une chute de l'institution.* »

Ce plongeon est d'autant plus spectaculaire que, pendant longtemps, l'Eglise a été très respectée dans le pays. Cette aura devait beaucoup à son comportement pendant la dictature d'Augusto Pinochet, une posture de résistance tout à fait à part dans l'Amérique latine des années 1970.

Après le coup d'Etat militaire du 11 septembre 1973 contre le gouvernement de Salvador Allende, alors que commencent les disparitions d'opposants et les cas de torture, l'archevêque de Santiago, le cardinal Raul Silva Henriquez, crée le Comité Pro Paz – auquel succédera en 1976 le Vicariat de la solidarité. Pendant des années, le groupe assiste les victimes du régime, rassemble des témoignages, interroge l'administration. Dans le texte remis aux évêques chiliens convoqués à Rome, le 15 mai, le pape François s'y réfère comme à une « *Eglise prophétique* ».

Des militants communistes priant à genoux

Cet activisme du cardinal Raul Silva Henriquez fait de lui le seul contre-pouvoir à la junte militaire. Nombreux sont ceux qui, à l'époque, sans être nécessairement catholiques, collaborent avec le Comité Pro Paz puis avec le Vicariat. Un souvenir de la sondeuse Marta Lagos illustre cette proximité : un jour de 1983, elle assiste à une cérémonie dans la cathédrale de Santiago ; elle y voit des militants communistes qui avaient soutenu Allende prier à genoux, chanter l'Ave Maria et se signer.

Le diocèse aide aussi les enseignants de gauche chassés de l'université à monter, une fois rentrés au pays, des centres de réflexion pour pouvoir vivre et travailler. « *L'archevêque signait les chèques de notre salaire* », se souvient-elle.

Silva Henriquez est par ailleurs l'incarnation d'un fort engagement social. Il a restructuré le diocèse « *pour favoriser une Eglise plus horizontale* », d'après l'historien Marcial Sanchez, maître d'œuvre d'une récente histoire de l'Eglise chilienne en cinq volumes (*Historia de la*

Iglesia en Chile, éd. Universitaria, 2009-2017). Sous son influence, celle-ci a été la première à donner des terres pour permettre la réforme agraire des années 1960.

Mais le cardinal Silva Henríquez est atteint par la limite d'âge en 1983 et le catholicisme chilien commence sa mue, parallèlement au lent retour à la démocratie. Depuis quelques années, un acteur travaille dans la discrétion à ce changement. Il s'agit du nonce apostolique, autrement dit l'ambassadeur du Saint-Siège au Chili, Angelo Sodano. Nommé en 1977 par Paul VI, cet Italien deviendra en 1991, après son retour à Rome, le secrétaire d'Etat de Jean Paul II, un très puissant numéro deux du Vatican.

Un nonce apostolique au mieux avec le régime Pinochet

Par son rôle crucial dans le choix des évêques (il est chargé de proposer au pape trois noms par poste vacant), Angelo Sodano contribue à faire de l'institution une communauté plus verticale, plus hiérarchique, plus élitiste et plus conservatrice.

« *Durant les années 1980, cette Eglise socialement engagée qui avait favorisé l'implication des laïques, avec une base très large dans les paroisses, commence à se défaire* », témoigne Benito Baranda, président exécutif de la fondation humanitaire America Solidaria et représentant de la présidente sortante (socialiste) Michelle Bachelet pour la visite de François, en janvier.

Le père Felipe Barriga, alors vicaire de la zone sud, pauvre, de Santiago, voit les évêques de l'ancienne école éloignés vers des diocèses périphériques et Angelo Sodano imposer sa marque dans le choix de leurs successeurs. Ceux-ci ont un profil différent « *dans leur posture, dans leurs relations avec les paroissiens, dans leur recherche de la verticalité* », confirme l'historien Marcial Sanchez.

« AUTOUR DE KARADIMA, LES GRANDES FAMILLES, L'ÉLITE, LE MONDE CONSERVATEUR, FAVORABLE À PINOCHET, SE RETROUVENT. SA PAROISSE ATTIRE »

Dès son arrivée, Sodano est au mieux avec le régime Pinochet. « *Il avait établi des liens avec la classe supérieure, pas avec les classes populaires et très peu avec les évêques proches du peuple* », résume Benito Baranda (America Solidaria).

Au sein de l'institution, globalement hostile à la dictature, le diplomate du Saint-Siège recherche le contact avec des prêtres moins contestataires, plus accommodants avec le pouvoir. C'est justement à cette époque que s'étoffe la Pia Union, une association sacerdotale contrôlée par Fernando Karadima et composée des prêtres qu'il a formés. « *Autour de lui, les grandes familles, l'élite, le monde conservateur, favorable à Pinochet, se retrouvent. Sa paroisse attire* », poursuit Marcial Sanchez. Même des collaborateurs du dictateur fréquentent ses messes.

James Hamilton, l'une des victimes d'abus sexuels, se souvient que Karadima tirait gloriole d'un épisode qu'il racontait fréquemment. En octobre 1970, après l'élection présidentielle mais avant l'investiture par le Parlement du socialiste Salvador Allende, un groupe d'extrême droite planifie l'enlèvement du général René Schneider, le commandant en chef des armées, réputé fidèle au pouvoir civil. Cet embryon de putsch se termine par la mort du militaire. Karadima se vantait d'avoir caché pendant plusieurs jours des membres du commando dans le campanile d'El Bosque, avant de les aider à fuir au Paraguay. Le frère d'un des membres du groupe d'extrême droite sera, pendant des décennies, son dévoué avocat...

Angelo Sodano, alors dans la cinquantaine, est bientôt chez lui à El Bosque. Dans l'une des nombreuses dépendances de l'église, une pièce est même connue comme « *la sala del nuncio* », autrement dit « sa » pièce. Le représentant du Saint-Siège y vient souvent s'entretenir avec le père Karadima, ce prêtre si bien informé sur la vie intime de certaines familles de notables.

Pour lui, cet appui du nonce est une aubaine. Les prêtres qu'il a formés et maintient sous son contrôle vont pouvoir devenir ses agents d'influence et un rempart contre d'éventuels ennuis. Son entregent se mesure à l'aune des positions stratégiques qu'il obtient pour eux dans l'archidiocèse de Santiago après le remplacement du très « social » cardinal Silva Henriquez, en 1983.

Pour commencer, Juan Barros, le futur évêque qui vaudra tant de déboires au pape François, est, de 1983 à 1990, le secrétaire du nouvel archevêque de Santiago Juan Francisco Fresno. Ce poste lui donne accès à toutes les informations sensibles du diocèse. « *Je voyais et entendais les ordres que Karadima lui donnait pour obtenir des choses du cardinal Fresno* », écrivait, en février 2015, Juan Carlos Cruz, l'une des trois victimes reçues dernièrement à Rome.

L'inertie prévaut

Dans les années 1990, lorsque Angelo Sodano est tout-puissant à Rome, ce même Juan Barros deviendra évêque, comme quatre autres condisciples d'El Bosque. Des proches du curé sont par ailleurs nommés à la direction du séminaire et à celle de la prestigieuse université catholique. L'un d'entre eux, Andrés Arteaga, est promu évêque auxiliaire de Santiago. Son supérieur, le cardinal Errazuriz, aujourd'hui proche collaborateur du pape François, dira, pendant l'enquête, s'être appuyé sur son avis pour ignorer les accusations contre « *el Santo* » Karadima.

Dans cet environnement ecclésial de plus en plus favorable, au sein duquel se développe « *une culture élitiste où chaque groupe se croit le meilleur* », selon la formule d'une autre de ses victimes, le maître d'El Bosque sera à l'abri pendant longtemps.

Pourtant, en 2003, s'enclenche en silence la mécanique qui débouchera sept ans plus tard sur le scandale public et la mise à l'écart du curé, alors âgé de 80 ans. Un jésuite auquel José Andrés Murillo, l'une des victimes, s'était confié remet en main propre son récit écrit à l'archevêque de Santiago, qui est alors le cardinal Errazuriz. Cette dénonciation n'aura aucune suite. Pourquoi ? « *A cette époque, j'avais des doutes sur la véracité des faits relatés* », répondra le prélat, huit ans plus tard, à une juge d'instruction.

L'inertie prévaut encore à l'archevêché lorsqu'en 2004 un prêtre apporte au cardinal le récit du calvaire de vingt ans enduré par James Hamilton et son épouse Veronica. M^{gr} Ricardo Ezzati, qui succédera à M^{gr} Errazuriz en 2010, est également présent. En juin, le promoteur de justice du diocèse (équivalent du ministère public dans la justice ecclésiastique) entend Veronica. Un an plus tard, en 2005, il enregistre le témoignage de José Andrés Murillo, revenu à la charge par l'intermédiaire d'un évêque auxiliaire. En janvier 2006, Veronica convainc son époux de témoigner à son tour. L'enquêteur remet ses conclusions, favorables à une procédure, au cardinal Errazuriz début 2006.

Puis, pendant trois ans, il ne se passera strictement plus rien. Ou plutôt si : en 2006, le cardinal demande juste à « *el Santo* » de renoncer à sa charge de curé de la paroisse. Mais que le vieux prêtre n'y voie surtout pas une sanction ! Il a simplement bien mérité de se reposer, lui dit M^{gr} Errazuriz, sans évoquer les plaintes. Pour faire bonne mesure, il désigne comme successeur son fidèle d'entre les fidèles, le père Juan Esteban Morales, et il lui permet de demeurer dans la paroisse. Autant dire que l'abbé conserve un contrôle total sur son fief.

« ON A PARALYSÉ DES PLAINTES, ON N'A PAS ENQUÊTÉ AVEC DILIGENCE. ET CELA DESSINE UNE DYNAMIQUE DE CAMOUFLAGE »

Les auteurs du livre *Los Secretos del imperio de Karadima* (« Les Secrets de l'empire Karadima », éd. Catalonia, 2011, non traduit) ont détaillé les multiples démarches de responsables de l'archevêché, M^{gr} Errazuriz compris, pour tenter de dissuader les plaignants et couper court à l'enquête, dès 2003. « *On a paralysé des plaintes, on n'a pas enquêté avec diligence. Et cela dessine une dynamique de camouflage* », assure le père Francisco Javier Astaburuaga, qui, dans l'ombre, a mis ses compétences de canoniste au service des victimes.

Mais en 2009, la pression se fait plus forte. Juan Carlos Cruz, une autre victime, décide à son tour de témoigner. Fernando Batlle, un quatrième plaignant, le rejoint. Or celui-ci rapporte des faits commis lorsqu'il était mineur. Conformément au droit canonique, le diocèse est contraint de faire remonter l'instruction à la Congrégation pour la doctrine de la foi, à Rome.

Après avoir négligé les plaintes depuis 2003, le cardinal Errazuriz peut d'autant moins temporiser qu'une autre procédure est enclenchée : James Hamilton demande l'annulation de son mariage avec Veronica. Il veut faire reconnaître qu'il était sous l'influence d'« *el Santo* » lorsqu'il s'est marié. Or l'absence de consentement libre est une cause d'invalidité du sacrement matrimonial. Il dépose une demande en ce sens en 2009 devant le tribunal ecclésiastique et cherche des témoignages à l'appui de son accusation.

Par différents canaux, il a pris contact avec José Andrés Murillo, puis avec Juan Carlos Cruz, qui demeurent à l'étranger. En se parlant, les trois hommes font une découverte stupéfiante : contrairement à ce que chacun croyait isolément, ils ne sont pas les seules victimes de leur ancien confesseur. Pour eux, cette nouvelle est libératrice. A force d'échanger sur ce qu'ils ont vécu, ils prennent conscience du caractère systématique du comportement d'emprise et d'abus du père Karadima. Leur sentiment d'être en partie responsables de ce qui leur était arrivé peut commencer à s'estomper.

Une enquête « rapide »

Le clan Karadima ne se rend pas sans combattre. Le président du tribunal ecclésiastique est un proche du curé. En violation de la règle de secret absolu qui le lie, il le fait prévenir du contenu du témoignage de James Hamilton. Le prêtre envoie l'un de ses affidés faire pression sur ce dernier pour qu'il le retire. En vain.

Jusqu'alors, rien de toute cette histoire n'a filtré publiquement. Mais leur rencontre a donné du courage aux victimes. « *Il fallait agir publiquement, car tout le reste avait échoué* », analyse le père Astaburuaga, le canoniste qui les a aidés dans l'ombre. Fin 2009, le cardinal Errazuriz prévient Karadima de se tenir prêt pour l'inévitable scandale public : le réseau de protection est sur le point de céder.

Le 26 avril 2010, quand les quatre accusateurs du maître d'El Bosque racontent leur histoire dans un reportage de la télévision nationale TVN, l'impact est énorme. « *C'était la première fois que des victimes parlaient*, raconte Marco Antonio Velasquez, un ancien responsable des laïques du diocèse et chroniqueur. *J'étais très impliqué dans la vie de l'Eglise, mais là, j'ai décidé de prendre une année de recul pour réfléchir. Et je n'étais pas le seul.* »

Puis ils portent plainte devant la justice civile. Un mois plus tard, le procureur national reçoit un visiteur de marque : Eliodoro Matte, la deuxième fortune du pays, lui dit toute l'estime qu'il porte à Fernando Karadima, qu'il reçoit souvent à sa table et dont il fréquente la paroisse. Aussi attend-il de ses services « *une enquête rapide* », autrement dit un classement sans suite.

« *Rapide* », l'enquête le sera. Mais si elle débouche sur un classement sans suite pour cause de prescription, elle établit les faits. En août 2010, le jugement canonique sur le mariage de James Hamilton constitue la première reconnaissance par l'Eglise de la culpabilité de Fernando Karadima. Il prononce sa nullité « *en raison du manque de liberté interne*[de James Hamilton] *dû aux abus sexuels et psychologiques commis par son directeur spirituel, avant et après son mariage* » qui ont eu « *un impact destructeur profond sur [sa] personne* ».

Le système Karadima est sur le point d'être démantelé. En février 2011, le Vatican le condamne dans sa propre procédure pénale et recommande qu'il soit renvoyé à « *une vie de prière et de pénitence* ». L'un de ses proches, M^{gr} Andrés Arteaga, est contraint d'abandonner ses fonctions de vice-chancelier de l'Université catholique en mars 2011, sous la pression des étudiants. Quant à Juan Esteban Morales, il cesse d'être le curé d'El Bosque en juin. La Pia Union est dissoute l'année suivante. Puis le silence retombe dans le diocèse et l'affaire glisse dans le passé.

Elle se réveillera une première fois quatre ans plus tard. Le 10 janvier 2015, Juan Carlos Claret, un étudiant en droit de l'Université du Chili, à Santiago, originaire de la ville méridionale d'Osorno, apprend que le pape vient de nommer Juan Barros comme évêque de son diocèse. Aussitôt sur les réseaux sociaux, Juan Carlos Cruz, l'une des victimes, accuse à grand bruit le prélat d'avoir couvert les abus de Karadima. Depuis des années, Juan Carlos Claret est très impliqué dans sa paroisse Santa Rosa de Lima, construite par les paroissiens eux-mêmes le soir après le travail. C'est un pur exemple d'Eglise horizontale : « *On aime bien le prêtre, mais il n'est pas notre chef* », résume ce laïque.

Sur le moment, la nouvelle de la nomination de Barros ne le perturbe pas plus que cela. « *Ce n'est pas parce qu'il a été proche de Karadima qu'il l'a couvert* », se dit-il. Dans une lettre au prélat, il se dit prêt à travailler avec lui pourvu qu'il réponde à une question : « *Ce dont vous accuse Juan Carlos Cruz est-il vrai ?* » M^{gr} Barros l'appelle. « *En dix minutes de conversation, il n'a pas été capable de me dire oui ou non* », se souvient l'étudiant. De retour à Osorno, il sonde les paroissiens et constate que la nomination passe mal. Ne trouvant pas de soutien du côté des clercs, les laïques décident de s'organiser seuls. Ils écrivent à Rome, mobilisent les médias pour éviter que M^{gr} Barros ne prenne ses fonctions.

C'est peine perdue. Mais le 21 mars 2015, à Osorno, la messe d'intronisation tourne à l'émeute. Des catholiques hostiles pénètrent dans la cathédrale et, sous les caméras, font tomber la mitre du nouvel évêque et le bousculent. Une petite femme aux cheveux blancs est parmi les plus véhéments. Elle raconte à Juan Carlos Claret que son petit-fils a été agressé sexuellement par un membre de sa famille et que la justice a laissé l'agresseur en liberté. « *J'ai alors compris que Barros s'était transformé en symbole de l'impunité de tous*

les abus sexuels de mineurs dans le pays, analyse le laïque. Pour ces victimes et leurs familles, le voir, c'était se souvenir de l'agresseur laissé libre. »

« Le Vatican était au courant de tout »

Pendant trois ans, les catholiques d'Osorno qui ne se résolvent pas à la présence de Juan Barros lui mènent la vie dure. La mobilisation finit par s'émousser. Jusqu'à ce que la présence de l'évêque au côté du pape pendant sa visite, en janvier 2018, et les accusations de « *calomnie* » lancées par François à l'encontre des détracteurs du prélat leur redonnent de l'élan et déclenchent la crise actuelle.

Aujourd'hui, Juan Carlos Claret n'attend plus grand-chose du Saint-Siège. L'étudiant est convaincu que « *le Vatican était au courant de tout : les abus, le camouflage, la destruction de preuve* ». « *Ce que nous dénonçons, conclut-il, c'est que dans cette Eglise rendue élitiste, le pouvoir vient du haut. Je ne me bats pas pour avoir un évêque irréprochable auquel obéir, mais pour que nous décidions par nous-mêmes. Il s'agit d'être adulte dans la foi. Pas de renforcer l'institution qui nous a conduits à la crise.* »

James Hamilton, Juan Carlos Cruz et José Andrés Murillo, les trois hommes reçus à Rome par le pape, n'en ont pas terminé avec cette histoire. Ils attendent que la cour d'appel se prononce sur la réparation qu'ils réclament au diocèse de Santiago. Ils mûrissent une nouvelle procédure pénale, cette fois dirigée contre les mécanismes de camouflage et de protection de ses responsables.

Ces derniers « *n'ont rien appris. Ils continuent encore aujourd'hui de mentir et de chercher à atténuer la gravité des faits* », accuse leur avocat, Juan Pablo Hermosilla. Celui-ci compte utiliser les lettres accusatrices du pape François aux évêques et aux catholiques chiliens. « *D'un côté, le diocèse dit qu'il n'a jamais rien couvert, de l'autre, son supérieur hiérarchique, le pape, parle de culture du camouflage !* », s'amuse M^e Hermosilla.

Quant à ses clients, affirme-t-il, en dépit de tous les obstacles mis sur leur route, « *ils ont finalement démontré qu'on pouvait affronter un pouvoir sans en sortir détruit. Aujourd'hui, ils ont réussi à être heureux.* » Agé de 90 ans, doyen du collège des cardinaux, l'ancien nonce Angelo Sodano coule une retraite paisible à Rome. A 88 ans, Fernando Karadima purge sa peine de « *pénitence et de prière* » au foyer San José de la congrégation Santa Teresa Jornet, à Lo Barnechea, dans la banlieue de Santiago.